

Les Naufragés du Vert-Prairial

Ronan Robert

Les Naufragés du Vert-Prairial

roman d'aventure



Le Gai-Floréal
Tableau de Marcel Panel, mécanicien de bord,
puis gardien du château-musée de Dieppe.



Le Vert-Prairial aux abords du port de Dieppe, retour de campagne.

“Well, well, what’s signed is signed ; and what’s to be, will be ; and then again, perhaps it won’t be, after all. Anyhow, it’s all fixed and arranged a’ready ; and some sailors or other must go with him, I suppose ; as well these as any other men, God pity’em !”

Elijah, the Prophet, in *Moby Dick*, Chapter XIX,
Herman Melville, 1851.

*« Eh bien ! Eh bien ! Ce qui est signé est signé.
Ce qui doit être sera. Et encore, cela ne sera peut-être pas, après tout... De toute façon, tout est déjà écrit et prévu, j’imagine qu’il faut bien qu’il y ait des marins pour partir avec lui, autant ceux-ci que d’autres, que Dieu les prenne en pitié ! »*

Elijah, le Prophète, dans *Moby Dick*, chapitre XIX,
Herman Melville, 1851.

Chapitre 1
De mon enfance
et de ma famille à Yport

Tout d'abord, j'entrevois une aube. Je surprends la vie en train de se lever sur le haut de la falaise, bordée de mousses et de reflets, pareille à un dos qui se redresse lorsque les poumons emplissent votre poitrine d'un air aussi frais que l'eau de la mer. Douce impression que cette résurgence de l'éveil, lorsque la nature déploie ses nuances diaphanes, et projette les premières couleurs d'une renaissance nécessaire.

Je m'appelle Yvon. J'ai treize ans, et c'est le cœur transporté que j'arpente les chemins de terre entre Yport et Fécamp. Six kilomètres tout au plus. Parti de chez moi avec à peine un fond d'eau chaude dans l'estomac et un quignon de pain entre les mains, je m'en vais longer la ligne de côte et rejoindre le quai Bérigny pour la grande série des appareillages fécampois. Je ne me laisserai jamais de ce spectacle quotidien.

Pour l'heure, un frisson amuse les cimes comme il frôle ma peau, dans une caresse lumineuse, dans une promesse d'aurore. Il s'agit là d'une brise clémente, fine et sèche qui balance les arbres. Quelques hêtres, quelques peupliers souples font révérence, quelques saules s'épanchent dans

le vallon de Grainval. Une côte se présente, alors j'emprunte le raidillon qui conduit à son sommet dans la pénombre encore fraîche à cette heure précoce ; le jour ne tardera pas à poindre. Sur ma droite s'écoule l'eau d'une colline, claire et transparente parmi les herbes hautes, emportant avec elle les pépiements joyeux des oiseaux bleus – pigeons ramiers et mésanges charbonnières. Je poursuis mon avancée, car j'ai du chemin à parcourir.

Les poches crevées mais le cœur plein, je marche droit devant, d'un bon train. Mes yeux ouverts ne portent que vers la mer, sur le dos de laquelle flottent les vapeurs et les brumes matinales, qui enveloppent les heures puis les roulent dans leurs voiles. Ces vapeurs et ces brumes engourdissent les songes comme s'éveillent les hommes ; blanches, opaques, elles glissent sur les cales, sur les quais, défaisant le lit des rêves quand cessent les sommes.

S'élèvent alors des clameurs, et le clapot sous les voix, tandis que les marins se lèvent, et que l'eau frissonne déjà. Vite ! Hâtons-nous, malgré mes souliers fatigués !

C'est perdu dans ces pensées que je salue au passage le calvaire de grès dressé là, face au large. Si peu intimidé, je contemple la gueule de l'océan, gorgée d'écume blanche, qui semble même sourire à mon urgence de vivre. Ce matin de bohème s'annonce radieux ; la pierre blanche, crayeuse et piquée des premières épines de soleil baigne à présent le chemin de lumière chaude. Je ne regarde cependant point l'intérieur des terres : ni son plateau, ni ses lignes de fuite jaunes, vertes ou rouges selon la couleur des pâtures ou des fleurs sauvages. Je n'ai d'yeux que pour les verts et les bleus de l'océan en contrebas, au pied des valleuses, là où les vagues embrassent les falaises dans ce roulement de galets si reconnaissable.

Yvon Caron. Treize ans à peine. J'habite une petite mesure de pêcheurs étroite et toute en hauteur sur trois étages avec ma mère – Joséphine – et mes deux sœurs – Suzanne et Marion. De cette maison faite de briques et

de silex au cœur du village d'Yport, je m'enfuis dès que je le peux, malgré les remontrances de Mère qui préférerait me garder auprès d'elle. Chemin de la Mare aux Loups : étrange désignation pour une adresse. De quelles sortes de loups antiques eût-il bien pu s'agir ? De mer, de terre, du fond de la forêt ? Seule hurle la mer parfois à Yport, par-delà les chaumes ébouriffés et les habitants reclus lorsque les éléments se fâchent. Mère ne souhaite pas que je sorte, moi qui suis le dernier homme de la maison en dépit de mon si jeune âge. Il faut dire qu'elle a déjà tant perdu à laisser partir les siens : un mari puis un fils aîné, tous deux péris en mer sur deux bâtiments d'infortune, laissant notre foyer bien démuni malgré les demi-files réservés aux veuves de marins qui nous apportent plus ou moins régulièrement leur écot bienvenu. Nous vivons de fort peu, et devons absolument vivre de plus, la question ne se pose même pas. Mère ne veut pas que je vagabonde, quand vagabonder signifie s'éloigner, mais je n'aspire pour ma part qu'à ceci : rejoindre le « Bout menteux », ou cette placette devant la capitainerie où les vieux matelots se retrouvent et relatent avec force exagération leurs exploits du passé.

Ils guettent les navires du bout de leur jetée et reconnaissent chacun d'entre eux à sa ligne d'étrave comme aux couleurs de ses bordés. Que de commentaires alors sur l'efficacité des équipages, sur la dextérité ou l'autorité des capitaines, sur l'entretien des appareils et que sais-je encore ! Et croyez bien qu'ils s'y connaissent, mieux vaut ne pas contrarier leur expertise ! La pêche serait-elle bonne ? Les caïques auraient-ils bien chargé en harengs, maquereaux ou cabillauds en fonction de la saison ? Les casiers auraient-ils pêché du homard, lui qui se vend si bien à Rouen ou à Paris ? Ce que j'aimais alors tendre l'oreille et recueillir au vol quelque bribe d'aventure, quelque bonne histoire du large !

Mère voulait me garder, certes, mais je ne comptais point obéir. Et puis, disons-le sans détour : avec trois femmes à la maison, quel autre choix pouvais-je avoir que

de prendre la mer pour gagner un salaire ? Les métiers ne sont point foison en pays de Caux, et l'on ne sait vraiment bien faire que ce qu'ont toujours fait nos aïeux. Je ne suis bon d'ailleurs qu'à cela avec mes camarades de jeux : caboter, pêcher à la ligne et courir à la godille à marée haute entre les deux falaises d'amont et d'aval, nommément le Petit Cap et le Chicard ; pêcher à pied sur l'estran à marée basse à la recherche de coquillages, d'étrilles, de bouquets ou de vignots de fontaine ; ricaner avec mes amis en jetant des galets tranchants à la face de goélands par trop assidus et trop criards. On n'est pas sérieux quand on a treize ans. Suffisamment grand toutefois pour trépigner à la vue des bateaux en partance.

Que n'ai-je vécu mon insouciance, lorsque les vents tournaient autour des carènes et sifflaient leur chant lugubre à mon oreille d'enfant ? Je n'ai point résisté bien souvent à compter les heures ; sur la plage comme sur le port, toujours plus longues, toujours plus lentes, dans l'ivresse sourde de l'attente. A la source de mon âme, sur la pâleur de mes joues, des larmes d'océan trempaient une jeunesse en patience.

Seulement voilà : la patience n'a qu'un temps. Alors, soyez-en certain : je ne tarderais pas à embarquer.

Chapitre 2

Mon parrain nous rend visite à Yport – Où mon avenir se dessine

– Marion ! Suzanne ! Dépêchez-vous, votre oncle ne devrait plus tarder, l'heure du déjeuner approche. Dépliez la nappe cirée, et mettez le couvert.

– Oui, Mère ! répondirent les deux filles d'une même voix. Sortons-nous le beau service ?

On sentait dans la maison comme un entrain particulier, comme une fougue inhabituelle ; les visites, les événements ne semblaient pas être chose courante dans cette mesure trop tranquille.

– Dame, bien sûr ! Nous ne recevons pas souvent, alors tâchons au moins de faire une belle table. On n'est point dimanche, mais cela n'empêche pas de faire un effort. Tiens, Suzanne, va donc au jardin couper quelques narcisses et des jonquilles. Nous les mettrons dans le pot d'argile.

Jardin était un bien grand mot. Il s'agissait plus exactement d'une étroite plate-bande située au-devant du fronton de briques, derrière une petite grille peinte. Mais s'il était fort modeste, ce jardin était proprement entretenu, comme on entretient une réputation. Voilà d'ailleurs qui compte plus que tout chez les gens de peu de biens.

Par la fenêtre du salon, quelques rais de lumière venaient éclairer le formica du vaisselier. Au centre de la

pièce, on trouvait une table à rallonges rectangulaire de taille modeste, encadrée de six chaises tout au plus, sur l'assise desquelles était disposé un coussin plat aux quatre rubans noués à la courbure de chaque pied métallique. Tout cela était bien peu de choses, mais dans un tel espace tout tenait, et chacune des hôtes de maison savait parfaitement où trouver le nécessaire de vie. On finit par avoir besoin de peu, quand on manque de tout.

Un fumet délicat émanait de la cuisine où l'on semblait avoir concocté un plat de grande occasion ; on pouvait en déduire que la visite à venir ne devait pas être si coutumière. Ou alors que la personne attendue était une personne très chère, que l'on tenait à contenter. Ou les deux.

— Suzanne, baisse le feu sous les douillons, il n'y a plus qu'à les tenir au chaud.

Ces pommes cuites composeraient un parfait second service après les pommes de terre et la morue dessalée qui mijotaient ensemble dans un plat de terre cuite, le tout dans la vieille gazinière qui menaçait soit de flancher soit d'exploser, mais qui assurait encore son office dans la douleur. Mieux valait d'ailleurs qu'il en fût ainsi, car si l'on faisait tout pour le cacher, la famille vivait sans grand argent. Une nouvelle gazinière n'était donc pas dans ses moyens.

Cinq assiettes, pour certaines ébréchées mais ornées de larges fleurs orange, cinq verres, sans pied mais solides et tenant bien en pogne, une corbeille à pain et une bouteille de vin rouge que Marion était partie chercher à l'épicerie du village, et le tour fut joué. Tout fut prêt en temps et juste à l'heure, car une main forte frappa alors à la porte.

Joséphine Caron s'en fut prestement ouvrir :

— Voilà, voilà, j'arrive ! Puis :

— Marcel ! Te voilà enfin ! Depuis le temps qu'on ne t'avait vu !

— Bonjour, ma belle. Comment ça va-t-y donc, par ici ?

— Pour sûr, nous sommes contentes de ta visite. Il faut

dire que Dieppe, ça n'est point la porte à côté, et qu'on ne te voit pas souvent !

— Non, mais j'ai beaucoup pensé à vous, figure-toi, d'où la raison de ma venue. Mais on verra ça plus tard. Buvons d'abord un coup. Et Yvon, ce garnement, n'est-il donc point là ?

— Encore fourré sur la plage ou sur le port avec les vauriens du village, tu sais bien ! Il y passe toutes ses journées.

— Chose bien normale. Je faisais pareil à son âge. On ne refait pas un fils de marin, tu sais !

— Arrête, ou tu vas me faire pleurer. Tu sais bien ce que je pense de tout ça. J'ai perdu mon bon Henri, puis mon Pierrot, alors j'ai bien envie de garder mon petit dernier, si tu le permets.

— Mais tu sais bien que ce n'est pas possible, Joséphine. Il devient grand, à présent, presque un homme. Il est en âge de travailler, aujourd'hui.

C'est le moment que choisit l'oncle Marcel pour jeter contre le mur un large sac de toile qu'il portait jusqu'alors à l'épaule. Puis il défit son caban, qu'il remit à Suzanne qui s'empressa de le remiser dans une pièce adjacente. Ainsi, chacun serait prêt à passer à table et à s'asseoir afin de converser au mieux.

Et c'est alors que s'ouvrit violemment la porte d'entrée, et que s'engouffra une tornade devant l'assemblée déjà attablée.

— Ah ! Te voilà enfin ! s'exclama Joséphine.

En bonne mère de famille, elle adoptait cette sévérité de ton qui pouvait sonner comme un reproche, mais de manière évidente, le reproche ne prenait pas. J'affichais déjà la mine du grand garçon qui sait ce qu'il veut, et ne répondis mot. Je m'installai plutôt à la place laissée vacante, et me servis un verre de vin.

— Doucement, mon bezot, s'exclama l'oncle en faisant un geste du plat de la main afin de freiner les ardeurs de son jeune filleul. Dis-moi plutôt, veux-tu toujours embarquer, comme tu me le disais la dernière fois ?

Sur ces mots, je m'arrêtai net, et fixai mon oncle au

fond des pupilles. Quelle nouvelle allait-on m'annoncer ? Quelle affaire allait-on me proposer ? Je respirais à peine et restais tout ouïe, impatient d'en savoir plus. Je finis tout de même par répondre :

— Oui, parrain. Je ne pense même qu'à ça. Tous les jours. Roger Ledun et Etienne Chrétien sont déjà en mer, à cette heure. Alors, pourquoi pas moi ?

— Bon, on mangeraï-y pas, dans cette baraque ? s'enquit l'oncle Marcel, ne semblant point pressé de me répondre.

Peut-être avait-il besoin de temps pour mieux choisir ses mots, me dis-je.

— Oui, oui, tu as raison, répondit Joséphine. Suzanne, viens donc m'aider. Nous apporterons ensemble le déjeuner. Marion, prends les dessous de plats dans le tiroir et pose-les sur la table.

Lorsque le plat de poisson et de pommes de terre fut entièrement dévoré, les douillons furent servis en guise de dessert. Puis un verre de Bénédictine – uniquement réservée aux si rares invités – pour l'oncle Marcel afin d'accompagner une bonne tasse de café fumant. Ce fut le moment que choisit Joséphine pour connaître plus avant les intentions qui étaient les siennes, car elle présentait bien quelque sombre surprise :

— Dis-nous donc, Marcel, qu'es-tu venu nous annoncer ?

L'oncle Marcel prit un air grave, fronça les sourcils, puis s'efforça de répondre sur le ton le plus solennel dont il était capable :

— Un départ se prépare à Dieppe. J'embarque avec Alain Queffelec sur le *Gai-Floréal* pour une campagne de trois semaines près des côtes anglaises puis en mer d'Irlande. Bon capitaine que celui-là. Il a le nez fichu comme le poisson, il déniche les bancs comme personne. La mer est remuante, mais pêchante en cette saison. Tout ça nous promet de bons gages.

— Mais en quoi cela nous concerne-t-il ? le coupa Joséphine.

— J'y viens, j'y viens, belle-sœur. Le fait est que nous partons avec un sister-ship de la compagnie Mallet, dix-huit

hommes à bord, tout comme sur le *Gai-Floréal*. Seulement voilà : un de ses habitués vient de se porter pâle. Fièvres, vomissements, impossible pour lui de prendre la mer. Ce ne sera pas pour lui une *marée de paradis* – puisque trop malade pour en profiter –, mais par la force des choses une *marée blanche*. Il doit donc être remplacé. Et comme je savais qu'Yvon était désormais en âge, je me suis porté garant pour lui. Le capitaine a accepté de le prendre à son bord.

— Mais je ne veux pas, je ne veux pas ! s'écria Joséphine, la voix tremblante.

— Sois raisonnable, Josie, lui rétorqua l'oncle Marcel. Tu sais bien que vous ne pourrez pas continuer comme ça longtemps. Yvon grandit, tout comme son appétit, et vos rentes sont trop maigres. Il doit travailler, et l'on gagne au moins trois fois plus à travailler la mer qu'à travailler la terre. Le moment est venu, tu le sais bien ! Tu as toujours su, d'ailleurs, que ce jour viendrait. C'est-y pas vrai ?

— Mais je ne veux pas, je ne veux pas, la mer m'a déjà tout pris !

— Yvon est plein de vie. Il a bon tempérament, travaillera bien et apprendra vite. Et puis, je te rassure : il sera entre de bonnes mains. Nos deux chalutiers sont robustes.

— Oui Mère ! oui Mère ! m'exclamai-je, ne tenant plus en place. Je nourrirai la famille, compte sur moi !

Il en va ainsi dans les foyers du pays de Caux. Les décisions de pêche ne se prennent qu'entre hommes. Si les femmes gèrent le foyer et dirigent les affaires domestiques, elles ne peuvent rien contre l'appel de l'océan. Et dès lors qu'un père n'est plus, la parole d'un oncle – mieux encore, d'un parrain – prend le pas sur celle de la mère. Nul besoin dès lors d'insister, l'affaire était entendue.

— Je t'avais dit, belle-sœur, que je ne vous laisserais pas tomber. Tiens, Yvon, ouvre donc ce sac de toile, contre le mur. Tu y trouveras tout ce dont tu auras besoin pour la pêche.

— Merci, parrain ! m'enthousiasmai-je, prêt à me jeter au cou de mon oncle, me retenant toutefois de le faire, fierté de marin oblige.

Je dénouai donc le sac, en déballai le contenu, puis partis dans la pièce d'à côté enfiler tous ces effets. Je ne tardai guère à revenir, vêtu de tissus trop neufs et de toile trop raide. On eût dit une sculpture de cire tant je semblais emprisonné dans cette combinaison flambant neuve que je m'en vais de ce pas vous décrire : une vareuse à capelet de toile cachou, une paire de bottes, un cotillon – ou pantalon imperméable –, ainsi que des mitaines de caoutchouc. Si tout y était, l'ensemble trop neuf pouvait paraître factice, ce qui fit bien rire Marion et Suzanne. Mère, cependant, s'était retirée dans un recoin de la pièce ; d'épaisses larmes silencieuses roulaient sur ses joues. Son cœur était bien lourd, mais elle tenait à conserver pour elle ses vains états d'âme.

– Merci ! Merci, parrain ! Me voici à présent marin !

– Mousse, pour commencer. A bord du *Vert-Prairial*. Tu prendras la place d'un matelot, mais cela fera tant le nombre que l'affaire. Le départ aura lieu dans la nuit du lundi 12 au mardi 13 mars, mais il ne sert à rien d'attendre. Tu partiras dès que possible.

Le lendemain, vendredi 9 mars 1956, je prenais mon billet pour Dieppe.

Chapitre 3

De mon arrivée en gare de Dieppe – Où je me rends dans un café dénommé « Le Mille ».

Fraîchement arrivé à Dieppe, je pris le temps de parcourir cette ville que je découvrais pour la toute première fois. Tout d'abord, je décidai de longer la plage, celle-là même dont les journaux parisiens faisaient la publicité et vantaient les mérites pour leurs bains de mer estivaux. J'empruntai le boulevard de Verdun, arpentant les pelouses vertes proprement cultivées devant les lames turbides de l'océan. Au loin, sur un flanc de colline, trônait le château-vigie qui imposait sa noblesse médiévale aux yeux de tous les promeneurs. Parvenu non loin du môle, je piquai cependant vers les intérieurs de la ville, vers les rues pavées du centre piétonnier.

Aux odeurs chaudes du pain dans son fournil s'ajoutaient celles des traiteurs et des restaurants, pour beaucoup situés aux abords du port, là où scintillaient les éclats de soleil sur l'eau des bassins. Je fus tout de suite fasciné par l'exotisme de la cité commerçante. Je découvris des échoppes dont je n'eusse point même pu imaginer l'existence. Ivoiriers, tapissiers, marchands d'étoffes rares, boutiques d'épices et de savons : tout de cet univers me paraissait raffiné, réservé à d'autres que moi, qui n'avais que le luxe d'en scruter les vitrines.

Je parvins ensuite au bassin de l'avant-port, quai Henri IV, où se trouvait la fameuse gare maritime dont m'avait si souvent parlé l'oncle Marcel. Il s'agissait là du point névralgique de la grande cité. Laissez-moi seulement vous décrire cet édifice si particulier : une rotonde de béton comme un balcon ouvert sur le goulet du port, une traverse suspendue au-dessus des voies ferrées, semblable à une passerelle de navire, parmi d'autres coursives maçonnées. Le bâtiment paraissait inérodable, insubmersible, affichant toute la robustesse de sa modernité. Cependant, tandis que j'observais la mise en ligne des wagons ferroviaires, le sol sous mes pieds se mit à vibrer dangereusement. Mais qu'était-ce donc que ce tremblement pénétrant ? Un Vésuve prêt à vomir ses tripes ? Je n'en voyais pas les fumerolles. Un séisme menaçant de fendre le socle de la ville ? Je ne voyais rien au sol qui eût pu en augurer la coupure tellurique. Non, la cause en était bien plus simple et ne tarderait pas à m'être révélée.

Plus haut qu'un immeuble, plus élevé qu'un clocher d'église, c'était en fait un immense ferry-boat qui venait pointer le bout de son taille-mer dans le giron même de la ville. C'était bien cela : le dragon de fer qui assurait les échanges transmanche, la figure de proue de la cité corsaire, l'ambassadeur d'acier ouvrant vers le large : le *Quiquengrogne* – tel était son nom –, qui venait manœuvrer à grands tours d'hélices jusqu'à l'intérieur des bassins, si près des façades qu'il eût pu abattre un mur ou envoler une toiture. Du moins eût-on pu le craindre. Un vrai cheval de Troie ! Quelle vision extraordinaire ce fut pour le jeune garçon que j'étais alors ! Imaginez donc : une embarcation longue de plus de deux cents mètres qui venait accoster à la « carpe » afin d'y décharger la moitié de l'Angleterre, tant en marchandises qu'en passagers ! Tout cela au plus près des wagons, direction Rouen ou Paris – qu'en savais-je ? Jamais de ma vie je n'avais vu pareille chose, aussi impressionnante. Jusque-là, à Yport ou à Fécamp, je m'étais tenu bien loin de ces mastodontes du progrès.

Mais pour tout vous dire, ce n'était point dans ces

parages que l'on m'avait donné rendez-vous. Je ne resterais pas plus longtemps dans ce quartier opulent et bourgeois, mais rejoindrais plutôt celui du Pollet, depuis des siècles bien plus interlope et populaire, à tel point que pendant fort longtemps, le passage d'une rive à l'autre ne fut assuré que par de modestes barques, les Dieppois – les vrais – ne souhaitant guère se mélanger. Un pont finit tout de même par être construit, mais les portes en restèrent bien gardées ; mieux valait pour les Polletais montrer patte blanche avant de rejoindre « l'autre monde ». Autant vous dire que depuis, chacun préférerait rester sur ses terres autant que possible.

Je m'engageai donc sur le pont levant Jehan-Ango – aux imposantes structures métalliques – pour finalement me retrouver au Pollet, où mon parrain m'avait donné une adresse. Point la sienne, toutefois, mais celle de son quartier général, où l'on saurait me renseigner autant que me servir à boire. Sur ce point, il est à préciser que l'oncle Marcel m'avait glissé un petit pécule que je saurais employer à bon escient.

Je ne mis pas longtemps à trouver son repaire. Les quais étaient plus encombrés et les rues plus sales que sur l'autre rive, mais nous restions sur les quais, ceux du bassin Duquesne cette fois, sans doute afin de mieux surveiller ce qui pouvait bien s'y passer. Je trouvai donc l'enseigne que je cherchais : celle d'un café de marins, où les marques de bières le disputaient aux réclames de tabac et qui répondait au curieux nom du « Mille ». En réalité, comme je l'apprendrais plus tard, le *mille* correspondait à l'unité étalon de la somme globale revenant à l'ensemble d'un équipage dieppois après chaque campagne fructueuse, dont chaque marin touchait un certain dividende selon son poste à bord. Lorsque je poussai la porte, un grelot se mit à tinter, puis un grand vacarme se fit entendre : la place était bondée. Je refermai la porte derrière moi, dans les volutes de fumée et les éclats de voix.